

Première partie :

Approches critiques, objectivité et rationalité

Les fondements de la critique sociale chez Pierre Bourdieu et Luc Boltanski

Agoston Faber

Dans cette contribution, je souhaite présenter, sous forme synthétique, deux pensées sociologiques dont la mise en parallèle pourrait nous aider à apporter des éléments de réponse à la question suivante : quelles sont les conditions d'existence d'une critique sociale efficace ? En m'appuyant sur les écrits de deux sociologues reconnus, Pierre Bourdieu et Luc Boltanski, je souhaite contribuer à la compréhension des fondements épistémologiques et scientifiques des voix critiques prenant pour cible en général les tendances sociales identifiées comme négatives et, plus spécifiquement, le capitalisme néo-libéral chez Bourdieu (1998) ou le nouvel esprit du capitalisme chez Boltanski et Chiapello (1999).

1. Critique sociale et sociologie critique

Exactement dix ans après la disparition de Pierre Bourdieu, sa pensée sociologique ne cesse d'alimenter des débats portant sur des questions essentielles pour les sciences sociales. Depuis sa mort, les participants aux colloques organisés en hommage au sociologue peut-être le plus connu du monde – et également le plus influant du monde sociologique - s'interrogent constamment, non seulement sur l'existence, mais également sur les conditions d'existence d'une sociologie après Bourdieu. Même aujourd'hui, sa pensée sociologique reste incontournable pour les réflexions tant scientifiques que politiques et ceci n'est pas indépendant de son potentiel critique.

Analyse scientifique et critique sociale allaient de pair chez Bourdieu, qui faisait souvent référence à la fameuse constatation de Gaston Bachelard selon laquelle « il n'y a de science que du caché » (cité dans Bourdieu et Wacquant, 1992, p. 168). Ce constat reflète sous une forme très condensée l'attitude bourdieusienne vis-à-vis du monde social : la tâche, voire la mission du sociologue, ne serait autre que de dévoiler les mécanismes qui sous-tendent les transformations et, surtout, la conservation des rapports d'une société donnée et que les membres des classes dominantes (ou les fractions dominantes de tel ou tel champ social) ont toutes les raisons de maintenir cachées.

La formulation empruntée à Bachelard suggère qu'activité scientifique et activité politique sont en fin de compte les deux faces d'une même médaille : en rendant visibles les tendances et les mécanismes cachés dans la société, le sociologue ne peut pas ne pas se mêler des jeux de pouvoirs. Son activité scientifique, aussi autonome qu'elle soit, risque à tout moment d'affecter les rapports de force dans les microcosmes de la vie sociale, en dehors de celui de la science. La vérité scientifique – ou ce qu'on pense qu'elle est, ce qui, dans la science, revient au même – joue un rôle primordial dans la vie sociale. En ce sens, chez Bourdieu, c'est la politique de la vérité qui engendre la vérité sur le politique.

Cette attitude bourdieusienne de toujours s'intéresser aux questions sociales les plus brûlantes est mise en lumière par Franck Poupeau et Thierry Discepolo (2002) dans la préface écrite à l'ouvrage *Pierre Bourdieu. Interventions 1961-2001. Science sociale et action politique* et publié après la mort du sociologue :

Science sociale et militantisme, loin de s'opposer, peuvent être conçus comme les deux faces d'un même travail d'analyse, de décryptage et de critique de la réalité sociale pour aider à sa transformation. La trajectoire illustrée par les textes qui suivent montre comment la sociologie elle-même se trouve enrichie par l'engagement politique et la réflexion sur les conditions de cet engagement (Poupeau et Discepolo, 2002, p. 8)

Bien sûr, on doit comprendre que même si toute activité scientifique est une activité politique, toute activité politique n'est pas activité scientifique. Bourdieu mettait toujours l'accent sur cette asymétrie entre science et politique. Cela suggère que les sciences (et notamment la sociologie) ont un statut privilégié en ce qui concerne l'identification des problèmes sociaux et en tant que méthode de connaissance. Bien évidemment, il y a des moments où des influences et des volontés non scientifiques interviennent pour perturber le fonctionnement de la méthode scientifique. Cependant, la méthode politique de la connaissance du monde social, si une telle chose existe, est par définition influencée par des préoccupations autres que scientifiques. Ceci n'empêche pas le recours souvent abusif des discours politiques à des slogans à visée scientifique en vue de légitimer leurs objectifs.

La critique sociale bourdieusienne maintient la rupture épistémologique entre savants et acteurs en affirmant de manière quelque peu euphémisée que « les intellectuels et les chercheurs ont un peu plus que la moyenne accès à des vérités sur le monde social » (Bourdieu, 2000, p. 68). En réveillant les acteurs (ou agents, comme les appelle Bourdieu) de leur rêve de fausse conscience, seuls les sociologues - désignés comme « élite épistémologique » par Berger et Zijderveld (2010, p. 57) - peuvent les mobiliser en vue d'une lutte collective contre les rapports de domination et d'injustice et contre les risques d'hétéronomie qui viseraient les champs de production culturelle plus ou moins indépendants. À partir du début des années 90, la critique sociale de Bourdieu devient incontestablement une critique de gauche qui se nourrit à la fois de ses recherches scientifiques et de ses valeurs de gauche.

Les critiques de Bourdieu adressées au régime néo-libéral sont en majeure partie fondées sur sa théorie des champs. Bourdieu et Wacquant (1992, p. 71-90) postulent l'existence de champs sociaux relativement autonomes, qui sont les garants du bon fonctionnement de la société. Une certaine homologie structurelle rapproche ces champs, ces microcosmes sociaux,

les uns des autres : dans chaque champ, il y a les dominants et les dominés, une lutte pour la domination au sein de chacun d'entre eux, des espèces de capital, des règles et des enjeux spécifiques, mais sans que les enjeux, les capitaux, les règles etc. soient les mêmes d'un champ à l'autre. Un champ est autonome si son fonctionnement n'est pas perturbé par des logiques extrinsèques. Or, dans la phase du capitalisme que Bourdieu (1998) appelle « néo-libérale » (dans le sous-titre de son livre *Contre-feux*), c'est justement l'autonomie des champs qui est en danger. Ces tendances hétéronomes vont jusqu'à saper l'autonomie du champ scientifique lui-même, seul capable de sonner le tocsin et d'attirer l'attention sur les dangers. Cela risque d'entraîner un cercle vicieux : si le champ scientifique passe sous la domination de logiques autres que scientifiques, nul ne sera plus en position de protester contre cette domination.

En dehors de ses œuvres scientifiques, les efforts critiques de Bourdieu s'incarnent dans des pamphlets, des articles de journal, des discours éloquents soutenant les grévistes et les plus démunis, des discours d'un « intellectuel collectif » ouvert à la coopération avec d'autres intellectuels reconnus (écrivains, philosophes, artistes, chercheurs, etc.), mais qui a du mal à trouver une langue commune avec ceux au nom de qui il dénonçait les injustices sociales liées à un régime néo-libéral à son apogée. Et ce n'est pas le fait du hasard.

Bourdieu pense en termes d'asymétries de pouvoir. Ce qui est de la communication pour Habermas est pour Bourdieu de la domination. Le monde des échanges exempts de domination, le monde de l'agir communicationnel de Jürgen Habermas (1987) est totalement étranger à sa problématisation. Dans la pensée bourdieusienne, la sphère publique est dominée par le champ journalistique qui est, à son tour, placé sous la domination du champ politique et économique. Or, les acteurs de ces champs ont tendance à agir en fonction de leurs intérêts, liés à la position qu'ils occupent au sein de leurs champs respectifs. Dans le cas où la thématization d'un problème social s'oppose aux intérêts de ceux qui contrôlent la circulation

des idées dans le champ journalistique, ce problème n'aura aucune chance d'être discuté publiquement.

Selon Bourdieu (1996, p. 79-94), la presse, au lieu de devenir porte-parole des « voix civiles », cherche à imposer la logique du champ politico-économique. Ce faisant, au lieu de donner lieu à des tendances libératrices ou émancipatrices, elle sert les intérêts des dominants. Or, dans une telle configuration, seuls les chercheurs et les artistes connus et reconnus sont en situation de rendre publiquement audible les voix étouffées par le rouleau compresseur médiatique.

Comme la mission d'ouvrir les yeux des gens en difficulté incombe aux intellectuels, de nombreux ouvrages de vulgarisation voient le jour dès le milieu des années 90. Bourdieu publie des livres peu volumineux et accessibles à un public plus élargi et moins familier avec le langage et la pensée sociologiques. À cet effet, une maison d'édition est fondée en 1996 sous le nom de *Liber-Raisons d'Agir*. La même année, Bourdieu y publie un ouvrage concis et critique consacré au monde médiatique intitulé *Sur la télévision* et deux petits volumes ayant pour titre *Contre-feux I* et *II* en 1998 et en 2001.

Bourdieu avait donc une attitude méfiante, non seulement à l'égard des journalistes et des politiciens, mais aussi à l'égard des acteurs, ou si on veut appliquer sa terminologie, des agents qui, dans sa vision, sont incapables de s'opposer aux tendances manipulatrices des groupes dominants.

2. Critique sociale et sociologie de la critique

En ce qui concerne les capacités critiques des acteurs sociaux, le sociologue Luc Boltanski part d'une conviction assez différente. Ancien disciple et collaborateur de Pierre Bourdieu, il rompt avec celui-ci au milieu des années 80 et développe sa propre approche sociologique,

opposée en grande partie à certains éléments clés de la conception bourdieusienne, notamment la prééminence du rôle des savants dans l'identification des problèmes sociaux.

Boltanski avait pris au sérieux les propos de Bourdieu à propos des habitants de son village natal : « les gens savent tout », ce que celui-ci, selon Boltanski, avait tendance à oublier. Boltanski élabore une approche sociologique (la *sociologie de la critique*, en opposition avec les « insuffisances » de la sociologie bourdieusienne refoulée dans la catégorie de *sociologie critique*), rejetant la prépondérance de la « fausse conscience » et se fondant sur les capacités critiques des acteurs se manifestant dans des situations de dispute (Boltanski et Thévenot, 1991).

En collaboration avec l'économiste Laurent Thévenot, Boltanski identifie six cités, qui sont considérées comme des ordres, des logiques différentes et incommensurables. Sans entrer dans les détails, la force novatrice de ces cités réside dans la multiplicité des façons d'argumenter, qui jouent un rôle prédominant dans les situations conflictuelles de tous les jours (Boltanski et Thévenot, 1991).

Boltanski et Thévenot (1991) définissent les cités de deux manières : les ordres de grandeur d'une part, et, d'autre part, les différentes formes d'argumentation et de justification des actes sont tous identifiés empiriquement et définis en ayant recours à des textes de philosophie politique. Comme les cités sont ancrées dans l'histoire, elles peuvent tomber en décadence et d'autres peuvent émerger à tout moment. Les six cités identifiées par Boltanski et Thévenot (1991) sont celles qui sont les plus marquantes des années 1980-1990 en France et seront complétées par la cité des projets en 1999 dans *Le nouvel esprit du capitalisme* (Boltanski et Thévenot, 1991), pour être supprimée par Boltanski lui-même (2008, p. 24) quelques années plus tard.

Ce qui importe donc ici, ce n'est pas précisément l'émergence de telle ou telle cité, mais la pluridimensionnalité des argumentations face à la logique constante de domination et d'accumulation des différentes espèces de capital par les agents sociaux. Chez Boltanski, on trouve même des moments dont non seulement la domination est exclue, mais dans lesquels, tout bonnement, même le calcul de la valeur de tel ou tel acteur est suspendu :

L'agapè, pour Boltanski, renvoie à des moments d'insouciance engageant dans un amour singulier débarrassé de tout recours au calcul. C'est un mouvement d'amour singulier vers une personne, qui n'est pas conditionné par une réciprocité, et qui nous éloigne, à certains moments et dans certaines situations, des relations d'intérêts, de calcul et même de mesure (Corcuff, 2005).

Après quinze ans de collaboration avec Bourdieu, Boltanski commence à se distinguer de celui-ci à divers égards. Ces différences du point de vue de Boltanski se résument en quatre éléments.

1. « Bourdieu voit de la domination partout » :

Selon la conviction intime de Boltanski, le sociologue doit être capable de distinguer des situations de domination de celles qui ne sont pas telles. À côté des relations verticales, c'est-à-dire des relations de pouvoir, les relations horizontales, autrement dit de coopération, doivent également être prises en compte (Boltanski, 2009a, p. 41-42). En vue d'une finalité commune, les acteurs coopérant les uns avec les autres sont enclins à « fermer les yeux » sur des problèmes et des conflits mineurs.

2. « Selon Bourdieu, les agents sont aveuglés par leurs propres illusions » :

Selon Boltanski (2009a, p. 42), dans la conception sociologique de Bourdieu, les agents sont très souvent aveuglés par des illusions, une sorte de fausse conscience, que seuls les savants, notamment les sociologues, sont capables de mettre en lumière. Pour sa part, Boltanski (2009a, 46-55) met en avant une conception très différente des acteurs, en affirmant que ceux-ci sont aptes à analyser et à exprimer

leurs problèmes et critiques. Les situations de dispute émergent parce que la violence doit être évitée et qu'un accord entre les participants doit être trouvé.

3. « Une rupture épistémologique sépare le savant et les agents » :

Boltanski reproche à Bourdieu de sous-estimer les capacités critiques des acteurs :

J'avais fait quelques années auparavant un livre sur les cadres, paru en 1982, un sujet sur lequel j'avais travaillé pendant cinq ans, et quand j'allais voir les représentants d'organisations de cadres, le fait qu'ils connaissaient parfois mieux la littérature sociologique sur les cadres (Crozier, Touraine, Bourdieu) que moi-même, m'a étonné. Si on tient compte d'une part de toute la théorie critique de la connaissance qu'avait élaborée l'école de Francfort sur les conditions sociales de la mise en place d'un cadre théorique, et Bourdieu lui-même d'ailleurs, et d'autre part le fait que les produits savants retournaient sous d'autres formes dans le monde social, il devient très difficile de maintenir une séparation radicale entre un chercheur omniscient et un acteur dans l'illusion (Boltanski, 2008, p 14).

4. « La sociologie de Bourdieu est trop déterministe » :

Le déterminisme prétendu de Bourdieu pose problème à Boltanski (2009, p. 44) parce que si les actions sont déterminées par la structure sociale et l'incertitude, les choix sont par conséquent éliminés des interactions et des situations de dilemme. Ainsi, aucune question morale n'a de pertinence ; la critique ou/et l'action deviennent par définition impensables.

Or, dans le cadre de la sociologie pragmatique, ce sont les voix critiques qui se trouvent derrière la dynamique sociale. Boltanski distingue les critiques réalistes des critiques radicales. Tandis que les premières restent dans le cadre défini par telle ou telle cité, les secondes remettent en question l'applicabilité de telle ou telle cité à une situation donnée. Si je dis par exemple que, lors d'un concours, il me semble que ce sont les proches du président du comité qui sont sélectionnés, tandis que les plus méritants et les plus travailleurs sont refusés, je fais une critique réaliste en suggérant que la cité industrielle, qui est censée désigner le cercle des candidats à retenir, est contaminée par d'autres logiques, notamment par celle de

la cité domestique. Par contre, si je constate que la presse, au lieu de s'intéresser à des artistes et des savants, a tendance à s'occuper plutôt de célébrités qui n'ont quasiment rien fait dans la vie, je suggère que ce n'est pas la cité de l'opinion, mais plutôt la cité industrielle, qui devrait définir le *modus operandi* des journaux.

Bien que ces éléments alimentent une pensée sociologique fructueuse, le bilan est moins positif, si on l'envisage sous l'angle de la critique. Au bout de 15 ans de recherche, Boltanski doit avouer l'impossibilité d'asseoir une solide critique sociale, une critique du capitalisme, sur les seules compétences critiques des acteurs (Boltanski et Chiapello, 1999), et cela pour de nombreuses raisons.

Tout d'abord, le problème central de toute critique, notamment celui de la rupture entre les jugements de fait et les jugements de valeur, persiste. Tout ce que Boltanski en fait, c'est qu'il le transpose dans le monde des acteurs de tous les jours sans le résoudre lui-même. Il cherche à alimenter sa propre critique sociale en s'appuyant sur les compétences critiques des simples acteurs, qui, hélas, s'avèrent incapable de dissoudre ce dilemme ultime.

Un deuxième problème est que, selon Boltanski, les acteurs ont tendance à rester réalistes : comme leurs problématisations critiques ne dépassent pas l'horizon de la vie des tous les jours, il serait problématique d'asseoir une critique sociale globale sur leurs compétences critiques liées à des situations très concrètes. Je reprends l'exemple cité par Boltanski : « Le garçon de café va critiquer parce que son collègue a eu trois jours de vacances de plus. Il ne va pas critiquer le fait de ne pas être professeur au Collège de France, parce que ça serait absurde simplement » (Boltanski, 2008, p. 25).

La troisième insuffisance de la sociologie de Boltanski, soulevée par Philippe Corcuff (2011), c'est que l'amplification savante des voix critiques des acteurs de tous les jours contribue à la conservation des rapports sociaux, puisque, comme on vient de le voir, les acteurs sont enclins à rester réalistes. Or, une critique sociale ne peut pas se passer d'un point de vue extérieur,

« utopique », parce que c'est cette perspective qui rend plus facile l'identification des problèmes sociaux existants.

Le quatrième point problématique, c'est le rôle des institutions (les lois, la constitution, le tribunal, la langue, etc.). Comme les institutions ont pour fonction de mettre un terme aux disputes et à l'incertitude et de rendre la réalité sociale plus stable, elles résistent d'office à toute tentative de remise en question.

Conclusion

En guise de conclusion, on peut constater que malgré les efforts d'asseoir la critique sociale sur les compétences linguistiques et critiques des acteurs sociaux, Boltanski est obligé de puiser de nouveau dans la sociologie critique de son ancien maître et d'admettre que les acteurs ont besoin des compétences spécifiques du savant, qui peut seul donner une forme plus systématique et plus amplifiée aux voix critiques face à des entités puissantes, qu'elles revêtent la forme d'une institution (lois, constitution, État), ou bien celle d'un régime économique (capitalisme, socialisme ou autre).

Étant impuissants face à des entités qui les dépassent de loin (société, capitalisme), les acteurs ne peuvent se passer de la contribution du sociologue. Par conséquent, d'une certaine manière, la rupture épistémologique entre savants et non savants doit être maintenue.

Boltanski est actuellement en train de combiner les apports de sa sociologie de la critique avec ceux de la sociologie critique bourdieusienne (Boltanski, 2009a), en vue d'éliminer les points faibles des deux approches. Pour mener cette entreprise à bien (dans une coopération plus ou moins étroite avec Philippe Corcuff (2011), il devra aussi bien puiser dans les traditions de la sociologie compréhensive de Max Weber que dans la sociologie et la philosophie critiques s'inscrivant dans le sillage de Marx, de l'École de Francfort et de Pierre Bourdieu.

Bibliographie

Berger, P. et Zijderveld, A. (2010). *In Praise of Doubt. How to have Convictions Without Becoming a Fanatic*. New York : Harper Collins.

Boltanski, L. (2008). « A szociológiai bizonytalanság középpontjába a bizonytalanságot kell helyezni » [« Il faut mettre au cœur de la construction sociologique la question d'incertitude »]. *Replika*, 62, 11-37.

Boltanski, L. (2009a). *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*. Paris : Gallimard.

Boltanski, L. (2009b). L'inquiétude sur ce qui est. Pratique, confirmation et critique comme modalités du traitement de l'incertitude sociale. Dans Severi, C. et Bonhomme J. (dir.). *Paroles en Actes, Cahiers d'anthropologie sociale* 5 (163-179). Paris : Éditions de l'Herne.

Boltanski, L. et Chiapello, E. (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard.

Boltanski, L. et Thévenot, T. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris : Gallimard.

Bourdieu, P. (2000). *Propos sur le champ politique*. Lyon : Presses universitaires de Lyon.

Bourdieu, P. (1998). *Contre-feux. Propos pour servir à la résistance contre l'invasion néolibérale*. Paris : Raisons d'Agir.

Bourdieu, P. (1996). *Sur la télévision*. Paris : Liber/Raisons d'Agir.

Bourdieu, P. (1984). *Questions de sociologie*. Paris : Les Éditions de Minuit.

Bourdieu, P. et Wacquant, L. (1992). *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*. Paris : Seuil.

Corcuff, P. (2011). *Style de théorie, statut de la critique et approche des institutions*, CRIDIS, working paper no. 28. Repéré à www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/cr-cridis/documents/WP_28_Philippe_Corcuff.pdf

Corcuff, P. (2005). *Figures de l'individualité, de Marx aux sociologies contemporaines*, EspacesTemps.net, Textuel, 12 juillet 2005 Entre éclairages scientifiques et anthropologies philosophiques. Repéré à : <http://espacestemp.net/document1390.html>

Habermas, J. (1987). *Théorie de l'agir communicationnel*. Paris : Fayard.

Poupeau, F. et Discepolo, T. (2002). *Pierre Bourdieu. Interventions 1961-2001. Science sociale et action politique*. Marseille : Agone.